HÉLÈNE FRAPPAT

INVERNO

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans l'enfance, Emmanuelle a été la meilleure amie de L. Vingt ans plus tard, elle resurgit dans sa vie, l'invitant à lui rendre visite quelque part en Bretagne. Dans le train qui, machine à remonter le temps, emmène L. et son fils vers les brumes du passé, les souvenirs et les destins prennent corps.

Avec une délicatesse et une justesse rares, Hélène Frappat explore la position du témoin qui surprend chacun à la lisière de soi, au bord des autres. Cinégénique et musical, *INVERNO* effeuille les mystères de la mémoire et fredonne la dissonance des émotions, sur l'air d'une fugue où la nostalgie n'est jamais dénuée de violence.

HÉLÈNE FRAPPAT

Hélène Frappat est née en 1969 à Paris. Traductrice de l'anglais et de l'italien, elle est l'auteur de plusieurs romans dont Par effraction *(Allia, 2009) qui a obtenu la mention spéciale du jury du prix Wepler.*

DU MÊME AUTEUR

LA VIOLENCE, essai, Flammarion, 2000
JACQUES RIVETTE, SECRET COMPRIS, essai, Editions des Cahiers du cinéma, 2001
SOUS RÉSERVE, roman, Allia, 2004
L'AGENT DE LIAISON, roman, Allia, 2007
ROBERTO ROSSELLINI, essai, Editions des Cahiers du cinéma / Le Monde, 2008
PAR EFFRACTION, roman, Allia, 2009 (prix Wepler, mention spéciale du Jury)

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00111-5

HÉLÈNE FRAPPAT

INVERNO

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

pour Milan

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Vous vous laissez tomber. Vous tombez. Vous tombez dans votre jeunesse.

Vous avez trente ans, quinze ans, dix ans, cinq ans, deux ans.

Vous ne vous demandez pas : "Qu'est-ce que je dois penser ?" mais, comme quand on est jeune : "Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais entreprendre ?"

Vous rajeunissez. Vous reparcourez tous les moments de votre vie, les douleurs, les plaisirs, ce qui vous a transformé, embelli, les regrets aussi. Il n'y a rien à savoir sur vous-même. Il n'y a rien à savoir. Vous ne savez pas, vous êtes. Vous vous appropriez votre passé ; vous vous appropriez ce que vous êtes.

Vous sentez vos épaules, vos bras, votre buste, vos jambes, vos pieds, s'alourdir. C'est à vous, c'est là.

Vous vous installez dans l'impossible.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

QUAND la police les a trouvés, l'homme était recroquevillé au bord du lit. Les stores métalliques baissés diffusaient une lumière grisâtre d'aube ou de fin d'après-midi. La concierge avait composé l'appel d'urgence, étonnée de ne plus voir passer les locataires du deuxième étage devant sa loge. Elle ne possédait pas le double des clés et les deux agents forcèrent la porte. Le plus jeune s'effaça devant son collègue expérimenté, qui reconnut une qualité particulière de silence, comme si les murs, les plafonds, le sol étaient tendus de feutre. Dans l'entrée il flottait une odeur vague, que l'agent novice n'identifia pas. Toute la scène semblait se dérouler au ralenti. Son collègue s'immobilisa quelques secondes, avant de se diriger, sans aucune hésitation, vers l'unique chambre à coucher. Il sursauta lorsque l'autre alluma dans son dos un plafonnier en papier poussiéreux de type chinois.

L'homme est recroquevillé au bord du lit. Le dos voûté, il fixe le sol d'un air absent. Ou peut-être a-t-il les yeux fermés ? Dans la chambre l'odeur vous saute au visage, bête inhumaine tapie au fond d'un cauchemar. Il ne fait pas froid, mais les deux agents frissonnent. Seul le vieux remarque la raquette de tennis au pied du lit. Il se dit qu'il n'a jamais vu ça, parce qu'après chaque scène de crime, il oublie.

Dans le désordre des oreillers et des draps, des mèches de cheveux jaunes émergent comme des fleurs fanées flottant à la surface d'une eau sale. Par endroits, les mèches blondes sont collées par un amas de sang brun qui permet au vieux policier de fixer l'heure approximative de l'agression. La raquette de tennis a dû tomber à terre, si l'on en croit la main droite de l'homme bizarrement écartée, ses doigts tordus agrippant le vide.

Le renflement sous les draps inondés de sang suggère la forme d'un crâne tourné vers le matelas. Une main maigre dépasse des draps, les doigts chargés de bagues de pacotille lançant des reflets colorés dans la pénombre. Lorsque le cadavre de la femme sera transporté sur une civière hors de la chambre, l'homme, toujours prostré au bord du lit, n'aura pas un regard pour celle dont il a rendu le visage méconnaissable.

1

L. ÉTAIT arrivée en avance à la gare Montparnasse car son fils, en souvenir de leurs promenades le long des quais de la Stazione Termini à Rome, lui avait réclamé le spectacle des trains.

Durant les deux années où, matin et soir, sur le trajet de la crèche, ils traversèrent le tunnel qui relie le quartier de la piazza Vittorio aux murailles de San Lorenzo, veillé par les deux tours érigées à l'époque fasciste qu'on croirait sorties d'un paysage fantôme peint par De Chirico, mère et fils finissaient souvent l'après-midi à l'abri de la gare où l'enfant regardait partir et arriver les trains, tandis que sa mère, appuyée contre la poussette, lisait les journaux de son pays.

Six mois plus tôt, après leur départ précipité de Rome, elle avait reproduit pour son fils, dans les différentes gares de Paris, leur rite ferroviaire, passant le dimanche après-midi sur les quais de la gare

Extrait de la publication

d'Austerlitz, Saint-Lazare, de l'Est, ou de Lyon, à observer les vies nouvelles que promettent, à l'imagination des voyageurs, les tableaux de départ des trains, son fils multipliant pour sa part les remarques techniques.

Extrait de la publication

2

Ils avaient vécu pendant quatre ans à Rome.

Le premier appartement, choisi en hâte, avec l'aide d'un agent immobilier qui lui avait fait visiter des habitations familiales trop grandes et excentrées (ces pièces vides qu'il faudrait une vie pour meubler, ces salons silencieux traversés par la lumière hivernale), donnait, en se penchant par-dessus la rambarde de la terrasse, sur les eaux jaunes du Tibre.

Lors des promenades que L. fit sur ses berges tristes, elle ne parvint jamais à retrouver la réserve naturelle, enclos sauvage inattendu au milieu de la ville, qu'elle avait découverte lors de sa première venue à Rome, tandis qu'elle errait à l'aventure dans l'attente de son rendez-vous avec Elio.

Avait-elle rêvé ce chaos d'herbes folles, où le tumulte de la ville cessait soudain, où la lumière devenait verte ? Ce jardin extravagant au bord du Tibre, peuplé de centaines

Extrait de la publication

d'oiseaux invisibles dont les cris produisaient un vacarme assourdissant, avait-il été créé par son imagination enfiévrée à la perspective de ce rendez-vous en vue duquel elle avait quitté Paris, à la nuit tombée, en train ? Le jardin enchanté, effrayant aussi, avait-il aussi peu d'existence que les divagations, les rêveries, où son imagination l'avait entraînée ce jour-là ?

Le deuxième appartement était situé à quelques rues de la gare. Certaines après-midi, à bout d'isolement et de silence, L. se rendait dans le hall central de la Stazione Termini et se plantait devant le tableau des départs, la tête levée, indifférente au va-et-vient des voyageurs qui la bousculaient sans la voir.

3

AU GUICHET de la gare Montparnasse, L. avait fait mine de se plier au jeu inventé par son fils. La règle exigeait d'acheter "un billet pour le prochain trajet en TGV", en demandant au vendeur le numéro du quai et celui de la voiture, afin que la destination demeurât, le plus longtemps possible, inconnue.

Il fallait se faufiler parmi la foule des voyageurs sans un regard pour les tableaux d'affichage et le panneau qui dévoilait, à l'entrée du quai, en lettres majuscules, l'arrêt final, monter dans la voiture en faisant la sourde oreille aux messages du haut-parleur énumérant les étapes du voyage. Ainsi, rêvait son fils, ils se retrouveraient un soir en Angleterre, un matin en Normandie, un autre jour en Amérique ou en Corse (il se figurait les trains franchissant magiquement les océans) puis – l'enfant alors baissait la voix, détournait furtivement le regard – à Rome, où mènent tous les trains.

Tandis qu'elle installait les bagages sur l'espace étroit situé au-dessus de leurs deux sièges en vis-à-vis près de la fenêtre, elle seule savait qu'ils se rendaient en Bretagne, à l'invitation de son amie d'enfance Emmanuelle qu'elle n'avait pas revue depuis vingt ans.

Emmanuelle les attendrait à vingt et une heures sur le quai de la gare de Châteaulun. Si le temps le permettait, au cours du week-end ils passeraient une nuit dans la presqu'île de Crozon. Emmanuelle avait hérité du *penty* de ses grands-parents, une maison longue et basse au bord d'une falaise envahie par la bruyère et le vent, où les deux amies, à l'âge de neuf ans, avaient passé un mois de vacances, l'été.

Extrait de la publication

4

C'EST l'été, sans doute le mois de juillet.

Il fait froid, un ciel de Pâques, le vent chasse les nuages dans le ciel immense, puis le soleil brûlant des grandes vacances se montre à l'horizon, et la mer verte redevient grise, et les enfants quittent la plage sous l'averse, en courant. Dans le *penty* de la presqu'île de Crozon où elle n'a séjourné qu'une seule fois, en compagnie d'Emmanuelle et de sa mère, L. a le sentiment d'avoir traversé les saisons, hiver humide, printemps versatile, été caniculaire, ombres roses automnales des bruyères.

Après le dîner, les petites filles s'enfoncent dans la lande. La blancheur mate du crépuscule est peu à peu absorbée par une pénombre grise ; bientôt, au pied des falaises, on ne distinguera plus la mer de la nuit. Allongées sur le sol sableux recouvert d'épines douces (les pétales violets et jaunes des bruyères désormais indiscernables), les

Extrait de la publication

deux amies s'inventent des jeux étranges, excitants. Les yeux fermés pour s'adonner aux rites des contes, elles ignorent le passage des étoiles au-dessus de leurs têtes.

A la nuit tombée, la voix inquiète de la mère d'Emmanuelle se perd dans la lande et le vent. Le chemin du retour, vers la maison dont les fenêtres renvoient l'éclat rassurant d'un phare, se fait toujours en silence, comme si, durant leurs jeux, les petites filles avaient affronté des périls d'où l'on revient muette.

Extrait de la publication

5

L. AVAIT reçu la lettre d'Emmanuelle avec plusieurs mois de retard. L'enveloppe raturée avait rebondi par ricochets sur les différentes rues de Paris où elle avait vécu avec son fils, à leur retour définitif de Rome.

De sa mémoire, ce puits noir qui vivait en L. comme un réservoir d'énigmes, était remontée la vision d'une demeure bourgeoise dissimulée derrière les frondaisons d'un parc de la vallée de Chevreuse, où le dimanche, en fin d'après-midi, elle accompagnait Emmanuelle, parfois.

L. n'était jamais entrée dans la grande maison, attendant à l'arrière de la deux-chevaux vide de la mère d'Emmanuelle que son amie, vêtue en la circonstance d'un chemisier Cacharel en tissu liberty boutonné jusqu'au col amidonné, eût achevé sa visite à ses grands-parents maternels. (Un dimanche matin, dans la chambre d'Emmanuelle où les petites filles avaient dormi,

Extrait de la publication

214. Pia Petersen
UNE LIVRE DE CHAIR

215. Renaud Ego
UNE LÉGENDE DES YEUX

216. Guillaume Pigeard de Gurbert
CONTRE LA PHILOSOPHIE

217. James Matthew Barrie
PORTRAIT DE MARGARET OGILVY PAR SON FILS

218. Frank Huyler
LE DROIT DE LA SOIF

219. Arnaldo Calveyra
LE CAHIER GREC

220. Frédérique Deghelt
LA NONNE ET LE BRIGAND

221. Nicole Roland
KOSABURO, 1945

222. Christian Dumais-Lvowski
ÉTUDES DE TRISTESSE

223. François-Bernard Michel
PROUST ET BECKETT

224. Bernard Pingaud
L'HORLOGE DE VERRE

225. Gisèle Bienne
KATHERINE MANSFIELD DANS LA LUMIÈRE DU SUD

226. Caroline Lunoir
LA FAUTE DE GOÛT

227. Hélène Frappat
INVERNO

Extrait de la publication

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud

Extrait de la publication